

mentine reprit en hochant la tête avec véhémence :

Oui ! ce matin, ils n'ont pas eu honte d'atteler Bayard au tonneau ! Aussi je lui ai fait : Kt ! kt ! et il a tout défoncé. Je te l'avais bien dit !

Je ne pus garder mon sérieux à l'idée de ce spectacle, dont j'avais été privé grâce la fâcheuse nécessité de ranger ma valise. Clémentine, gagnée par mon hilarité, montra ses petites dents blanches dans un éclat de rire muet, puis reprenant sa gravité et son discours :

J'avais besoin de me venger dit-elle. Le cocher avait dit qu'on ferait un autre brancard beaucoup plus long et qu'alors Bayard aurait beau ruer, une fois attelé il ne pourrait plus rien casser. Il n'est pas bête, le cocher ! fit-elle en se tournant brusquement vers moi.

Nom, il n'est pas bête ! répétai-je d'un air convaincu.

J'aurais décidé à dire comme elle.

Mais il est méchant, reprit ma fiancée, puisqu'il a trouvé moyen de réduire mon brave Bayard au vil métier de porteur d'eau ! Je voulais donc me venger... Tu sais que je couche dans la chambre de ma sœur Lucrèce ?

Non, je ne le savais pas.

Eh bien ! c'est la vérité. Or, elle déteste les chiens en général, et mon chien Pluton en particulier. Alors, pendant qu'elle faisait la sieste sur son lit, j'ai été chercher Pluton, je lui ai mis des chiffons autour des pattes, — il s'est laissé faire : il est si bon ! c'est un agneau !..

J'avais bien des raisons pour ne pas adorer cet agneau là, mais je les gardai pour moi.

Alors, continua-t-elle, vois-tu d'ici Pluton avec des bottes fourrées, montant l'escalier ? Je le tenais par le collier et je lui disais à l'oreille : Tout beau ! Il marchait bien doucement, et nous sommes entrés dans la chambre. Je lui ai montré mon lit. Il a tant d'esprit ! il a compris tout de suite, et il a

sauté dessus. Ma sœur a un peu remué, mais elle ne s'est pas réveillée. C'est ce que je voulais. J'ai tourné la tête de Pluton du côté de la chambre : — ça, par exemple, ça n'a pas été facile : — je l'ai couché sur l'oreiller, je lui ai passé une camisole, je lui ai jeté un châle sur le corps, et après avoir démaillotté ses belles grosses pattes noires, je les ai allongées sur le matelas. Jamais tu n'as vu douceur pareille. Ah ! si les gens valaient mon chien, le monde irait bien mieux !

J'acquiesçai d'un signe. Elle continua :

J'ai donné mes ordres à Pluton et je suis allée m'asseoir près de la fenêtre avec mon ouvrage. Comme Lucrèce ne se réveillait pas, j'ai toussé un peu... Elle ouvre les yeux, se retourne, et tout près d'elle, couché sur mon lit, à ma place, elle voit la figure noire de Pluton qui la regardait en tirant la langue. Il avait chaud, tu comprends, sous ce châle... Si tu savais comme elle a crié !

Je riais de si bon cœur, que Clémentine devient toute triste.

Oui, oui, dit-elle, c'est très drôle, mais elle a appelé maman, qui est venue : on a voulu battre mon Pluton ! Il s'est levé, il a déchiré ma camisole, il a grogné, montré les dents, et maman a décidé qu'on l'enverra à la métairie que nous avons à cinquante verstes d'ici... L'exil ! pauvre Pluton !.. Et moi, que vais-je devenir ? On rosse Bayard, on exilé mon chien, et tu t'en vas !

Elle recommença de pleurer, et cette fois je ne lui offris pas de mouchoir : j'étais ému de sa douleur sincère, bien qu'il fût difficile de reconnaître la part qui m'en revenait entre son cheval et son chien.

Elle sauta à las de son banc, tenant toujours sa robe un peu relevée, de craintes des grenouilles. Ses jolis petits pieds, chaussés d'étroites bottines mardorées, brillaient comme du bronze sur le vieux pavé.

Emmène-moi ! dit-elle. Je ne veux pas rester ici.

Mais, ma chérie !.. lui dis-je.

Emmène moi ! dit-elle en frappant de son petit pied doré.

Je ne puis pas ainsi...

Enlève-moi ! on enlève les jeunes filles dans les romans, et on les épouse. Tu m'amèneras à tes parents : ils me connaissent bien ! Ton père m'aime beaucoup. Enlève-moi !

Mais, ma mignonne...

Tu ne veux pas ? C'est donc que tu ne m'aime pas ! Oh le monstre, qui a menti ! Eh bien ! moi, je ne rentrerai pas dans cette méchante maison où l'on crie toute la journée, où l'on se dispute, où l'on ne m'aime pas... je m'en irai !

Où ? lui dis-je

Sa colère m'amusa et me touchait à la fois.

Elle me parut tout à coup grandir d'une coudée : ses yeux lancèrent un éclair, un vrai regard de femme, non d'enfant.

Là ! dit-elle en allongeant le bras vers la rivière qui brillait au soleil, à quelques pas de nous.

Elle avait dit ce mot si sérieusement, que je frissonnai.

Non, ma chérie ! lui dis-je en lui caressant la main bien timide ment : non, je ne veux pas.

Emmène-moi, alors ! fit-elle en se tournant vers moi, toute pâle, les yeux gros de larmes

Ses lèvres avaient l'expression d'un enfant boudeur qui veut qu'on le caresse et qu'on se reconcilie avec lui.

Eh bien ! oui ! lui dis-je, à moitié fon...

Cette expression caressante, ces yeux pleins de prière m'avaient ensorcelé.

Merci ! fit-elle en sautant de joie. Ce soir ?

Oui, ce soir à huit heures.

Je t'attendrai au bout du jardin. Pars comme à l'ordinaire, et au bout du jardin fais arrêter ton tarantass. Je te rejoindrai.

Nous n'étions pas loin de Pétersbourg : quelques heures de poste